

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Orage d'été : conte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 73-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

ORAGE D'ÉTÉ

Conte

Il était cinq heures. Un crayon rouge et bleu à la main, l'abbé achevait la correction d'un devoir. Son regard courait en diagonale sur les copies. D'un trait nerveux ou irrité, il soulignait les fautes et, à intervalles réguliers, l'étourderie de ses élèves, le dégoût d'une besogne tant de fois reprise tiraient des soupirs de sa poitrine, comme d'une réserve inépuisable.

La chambre située au nord s'emplissait d'ombre, mais à l'extérieur, une lumière poudroyante dorait encore les jardins et les toits. Des hautes ramures tombait une odeur de miel que d'invisibles courants jetaient par bouffées sur la table couverte de livres et de cahiers. Il la humait avec gourmandise et distinguait parfois l'arôme plus acide d'un sureau dont il voyait les fleurs attardées au milieu des verdure.

Sur le cadran de sa montre placée sous ses yeux, l'aiguille des secondes s'agitait à mesurer ce temps d'ennui.

— Enfin ! murmura-t-il en rassemblant les feuilles.

Un peu de cendre était tombée sur le tapis. Il la dissipa d'une chiquenaude et congédia du même coup les pensées qui le rendaient morose.

Il se leva. Au moment de sortir, il se ravisa et, mentalement, se donna des ordres, comme si d'ailleurs lui venaient des impulsions. Il réunit des objets épars, ramassa une boulette de papier qui avait manqué son but, déplaça une chaise. Il considérait chaque absence comme un départ que les circonstances pouvaient rendre définitif et ce dernier contrôle, cette mise au point d'un intérieur où il effaçait son passage, ressemblait à un adieu.

La rue l'accueillit avec sa chaleur d'été. Il sembla errer d'abord, sensible à l'allégresse d'une calme soirée, libre de soucis et l'âme toute prête à recevoir un message de bonheur. Mais quelle démarche d'homme devient pur hasard ? Le geste qui nous paraît le plus gratuit ne va-t-il pas prendre une signification en cours d'achèvement ?

Sans doute, nos mouvements obéissent-ils à une savante géométrie dont nous ne fournissons qu'une partie des éléments, ce qui leur donne cette apparence inachevée et fortuite. Mais la rencontre d'êtres inconnus les complète et leur confère une résolution heureuse ou dramatique...

Il sentait sur sa langue un goût de joie qui lui montait avec l'afflux du sang à ses joues brûlantes.

— Jean... Paul... Maman... Dieu...

Des noms surgissaient dans sa mémoire, au milieu d'une grande fête de remous, et ils passaient avec ferveur sur ses lèvres à peine remuées. Seul, il avait besoin de ces fantômes liés à sa vie, de ces visages trouvés et perdus à un tournant de route. Un pas venu de la nuit nous rejoint, s'accorde au nôtre et s'égare. Longtemps, de moins en moins perceptible, nous l'écoutons s'éloigner et lorsque l'oreille ne l'entend plus frapper le sol, il semble que le battement plus sourd du cœur en soit l'écho fidèle.

A la faveur du crépuscule, il aimait accueillir en ces espaces vacants de l'esprit tous ceux qu'il appelait suivant les besoins de l'heure, de l'angoisse ou de la tendresse.

Que de fois, au moment de s'endormir, n'avait-il pas réuni, pour apaiser une soudaine détresse, des parents et des amis défunts, avec lesquels il s'entretenait pour recevoir force et secours.

En d'autres circonstances, il avait de Dieu une sensation si pleine qu'elle suspendait son souffle. Il se voyait tiré hors de lui-même et, les yeux fermés, percevait avec une netteté extrême les merveilles qui passent d'habitude inaperçues : la révolution des astres, l'architecture en mouvement d'une feuille, l'inexplicable amour qui suspend l'homme au-dessus du néant.

Il songeait alors à tous ceux qu'il avait désiré conquérir pour leur communiquer ce frisson, à ceux dont il n'avait su distinguer l'attente et le reproche.

Il avait quitté le boulevard où s'attardaient les passants que la douceur de l'air enchantait. En pleine ville, ceinturé de bâtiments locatifs qui le dérobaient à la vue, un parc aux profondeurs inattendues l'attirait. Toujours peuplé de groupes en quête de silence, il offrait des retraites dans ses bosquets serrés. Entre les têtes des arbres, le ciel paraissait plus éclatant. La rumeur de la cité toute proche

n'arrivait que filtrée par des écrans de feuilles et ne troublait pas même les oiseaux dont on pouvait observer les ébats familiers.

Il aimait s'y réfugier à la fin d'une journée harassante. Dès qu'il franchissait le portail, il subissait l'envoûtement du site. Il s'imposait une large respiration et prenait plaisir à nourrir son corps de cette fraîcheur que des essences résineuses parfumaient.

En vieil habitué, il gagna le banc toujours libre où il se reposait. Cette halte lui procurait un bien-être exaltant. Là s'épanouissait sa véritable nature. La plupart des hommes se présentent à leurs semblables sous des dehors qui les déçoivent. Il songeait à des attitudes d'emprunt, à des réflexions que les circonstances lui arrachaient et qui dépassaient sa pensée. Il recomposait les instants vécus, imaginait les paroles qu'il aurait dû prononcer, corrigeait l'intonation de sa voix, tempérerait un reproche, adoucissait un regard, réprimait la vivacité d'un jugement.

Par quel phénomène reprenait-il sans cesse le chemin des anciennes habitudes, après tant de retours ?

Certains sillons que l'habitude creuse se gravent si bien qu'on n'y échappe point par de simples diversions. Seuls, de grands départs libèrent de cette servitude.

— Vous êtes dur ! lui avait écrit un ancien élève.

Ce reproche l'avait étonné. Il se croyait plutôt faible. Si parfois s'était crispé son visage et s'il avait refermé son cœur, c'était par dépit, comme on retire avec tristesse un don refusé ou une bonté exploitée. A la réflexion, il aurait dû ne point tenir compte de ces échecs et semer sans espoir de retour. Mais il sentait en lui une répulsion si vive qu'elle paralysait ses mouvements et l'arrêtait devant une porte.

Tandis qu'il songeait à cet étrange éloignement des âmes, suivant le fil d'une pensée vagabonde qui, sans transition logique, se frayait un passage vers la lumière et la délivrance, il eut l'impression de n'être plus seul sur son banc. Lorsqu'il en fut certain, alerté par les ondes subtiles d'une présence, il n'eut pas le temps de tourner la tête. L'intuition d'un danger l'immobilisa et toute son attention se tendit à la périphérie de son être pour palper avec prudence l'espace où s'insinuait un péril.

Appuyé sur ses côtes, il sentait un objet dur, une arme, sans doute. La pression était impérieuse, sans pitié. Il entendit une voix sourde à son oreille :

— Ne bougez pas ! Ne me regardez pas !

Il ne reconnaissait pas ce timbre menaçant. Il ne pouvait le situer dans la collection de ceux qui passaient dans sa mémoire. Qui était cet étranger ? Un fou peut-être. A la suite de quelle méprise échouait-il dans ce parc ? Il l'ignorait. Quel but poursuivait-il ? Il fallait attendre la réponse dans la passivité la plus absolue.

— Je vous retrouve enfin. Vous êtes en ma puissance comme j'étais en la vôtre, il y a dix ans.

La voix était jeune encore, frémissante. Elle prenait inconsciemment le ton des confidences et on y démêlait encore cet accent rauque de l'adolescence, cette passion sauvage que l'expérience de la vie efface.

Dix ans. Impossible de retrouver un nom avec ce recul.

— Vous ne parlez pas ? Vous avez raison. Je vais rafraîchir vos souvenirs. Ah ! vous avez fait de la belle besogne. Je suis ce Pierre Dax que vous avez chassé de votre classe.

Le prêtre sursauta et il comprit que l'arme plus pressante maintenait le contact.

— Cette nouvelle vous étonne. Vous avez peur ?

— Non !

Maintenant, il revoyait ce garçon presque trop grand pour son âge, ce visage ardent fait pour l'amour ou la haine, avec ces yeux verts et cette tignasse noire, ces lèvres gourmandes ombragées déjà d'un duvet et ces dents éclatantes de jeune chien. Il était sorti de l'enfance d'un bond, sans apprentissage. Il affrontait la vie avec un corps d'athlète, un tempérament sans frein qui se cabrait en présence du moindre obstacle. Mélangé à la foule, il supportait mal la loi qu'on adapte au troupeau. Il aurait fallu un seul homme pour suivre cet adolescent aux réactions imprévues, le fatiguer comme un cheval trop fougueux auquel on ouvre la piste pour le reprendre en main en fin de course. Les à-coups inévitables le mettaient hors de lui. Mais lorsqu'il jouissait d'une liberté sans entraves, au jeu, toutes ses forces se déchaînaient. On le voyait s'élaner à l'attaque, la face enflammée par le

succès, se soustraire à l'ennemi d'un écart imprévu, fuir sur le sol élastique comme s'il n'en recevait que de légères impulsions et tout à coup rugir de joie.

Il reprenait l'étude, en nage. Toute son ardeur tombait. Alors il se mettait à l'aise, s'abandonnait, livrait ses muscles au repos. Une voix sans aménité lui soufflait :

— Pierre, redresse-toi !

Il ne tenait pas compte de cet avis ou ne l'entendait pas, absent de ce lieu peuplé de bruits austères : un banc qui craque, un livre qui se ferme.

— Dax, un peu de tenue.

Il répondait, hargneux soudain :

— Ça va !

Le surveillant serrait les dents sous l'affront. Pris à part, Pierre Dax se défendait. A la longue, il livrait ses positions. Mais le retour dans la communauté lui rendait son aplomb. Il avait besoin d'un auditoire pour soutenir sa faiblesse et sa révolte lui donnait un prestige qu'il ne pouvait obtenir par son travail intermittent.

— Vous ne songiez qu'à m'aligner. Il vous faut des vieillards ou des moutons. C'est une clientèle qui ne dérange pas. Avec une matière vivante, vous êtes désorienté. Un caractère que vous appelez difficile parce qu'il sort de l'ordinaire, vous ne le supportez pas. Vous n'avez pas su me comprendre. Vous n'avez pas deviné qu'aux frontières de ma fierté qui vous bravait, il y avait des larmes prêtes à jaillir que vous n'avez pas aperçues. Il aurait suffi d'un mot, d'un mot juste, d'une pression de main pour que je m'effondre et me livre désarmé. Vous m'avez pris au sérieux. Voilà l'erreur, et vous exigiez de moi votre sagesse, votre pondération. Vous rappelez-vous la scène ? Vous avez dit : « On ne peut rien tirer de ce gaillard ! » Ce fut ma condamnation. Je vous le demande, de quel homme ne peut-on plus rien tirer ? A quel moment doit-on désespérer d'une âme ? Quand faut-il cesser de pardonner à un enfant ?

Harcelé par cette voix contenue que la colère rendait frémissante, le prêtre ne répondait pas. Il écoutait, le regard perdu, ces reproches brûlants qui l'atteignaient au vif de l'âme. Pourquoi se défendre ? Tout était vrai et juste dans ces accusations, à condition d'admettre la

sainteté qui jamais ne s'impatiente. N'était-ce pas sa nostalgie que de découvrir les limites de sa fidélité, de son désintéressement. Il se rappelait cet instant dramatique pour un homme : un bras fatigué décide de ne plus se tendre vers le naufragé qui l'a refusé ou lâché par orgueil. Nous disposons de tant de moyens pour manifester sans éclat notre décision : l'indifférence polie de notre visage, le ton neutre de notre voix, un regard éteint qui établit les distances. Mais l'aide que nous refusons avec la persuasion qu'elle devient inutile, nous ne savons pas si précisément celle-là manquerait d'efficacité. On oublie l'attente inlassable de Dieu toujours à l'affût d'un appel qui se déguise par amour-propre et que la grâce prévient délicatement.

Pierre Dax s'était approché du prêtre comme pour le traquer. Les corps se touchaient dans ce réquisitoire.

— N'est-ce pas votre métier que de nous retenir par violence ! Ne saviez-vous pas que mes révoltes étaient encore le signe de mon désarroi et le jeu maladroit d'un animal qui s'acharnait sur l'objet de son affection ? Lorsque vous m'avez rejeté, vous avez détruit une confiance, vous m'avez précipité dans le vide. Vous ne savez pas ce qu'est le désert où se trouve un enfant exclu de son collège.

A revivre son passé, Pierre Dax haletait, la bouche sèche. Il exhalait sa rancœur, avec l'âpre satisfaction de blesser, de déchirer, d'écraser sa victime réduite au silence.

— Vous tranchez comme un juge indifférent. Il suffit que votre repos ne soit plus troublé par nos sautes d'humeur. Ne serait-il pas plus normal que vous nous supportiez jusqu'à l'épuisement, vous les représentants de Dieu, comme vous dites ?

Le prêtre restait impassible. Cette ironie cinglante, il la buvait comme une absinthe et l'acceptait, injuste et logique à la fois.

— J'étais seul, oui, tout seul, révolté, la tête en feu. Il y a des vies qu'on ne refait plus. La mienne est gâchée, à cause de vous. Vous n'avez pas même essayé de me suivre à la piste, dans l'espoir de réparer. Et pourtant, je vous attendais. Que de fois j'ai couru au-devant du facteur

avec la folle illusion de recevoir un message qui n'est jamais venu. Vous aviez donc un cœur de pierre ! J'ai interrompu mes études. J'ai volé de l'argent à mes parents qui ont étouffé le scandale. Et maintenant, sans place, je rôde comme un fugitif. J'ai faim ! Etes-vous content de votre œuvre ?

— Pauvre garçon ! murmura le prêtre.

Pour la première fois, il tourna la tête vers son voisin. La nuit était tombée. Il distinguait dans l'ombre une face que la colère et la souffrance décomposaient. Les yeux avaient le sombre éclat de la haine.

— Je vous ai cherché, guetté avec le désir de me venger. Vous êtes enfin à ma merci. Un meurtre ! Il ne manque plus que cette flétrissure pour achever le tableau. Le mal que vous m'avez fait, je vous le rendrai... avec usure.

Le prêtre ne pouvait se soustraire à son sort. Jamais la vie ne lui avait semblé si belle. Les liens sont d'autant plus serrés que la séparation les menace. Tous ceux qu'il aimait venaient en foule le reconforter. Une sorte de tendresse baignait son âme. Même envers le malheureux dont l'arme le blessait, il n'éprouvait aucun sentiment d'amertume, tant il se sentait calme.

— Pardonne-moi de m'être arrêté en chemin. C'est parce que nous n'avons pas la bonté de Dieu que nous faiblissons dans notre devoir et que la lassitude suspend notre zèle. Mais toi aussi tu as refusé, tu n'as pas su voir ce qui t'était adressé par délicatesse. C'est faux de dire qu'un échec me laisse froid. Moi aussi, j'attendais un cri d'alarme. Si souvent, par orgueil, des hommes qui se recherchent ne s'abordent jamais. Ils rongent en secret leur dépit et s'irritent d'un silence qu'ils n'osent rompre. Vois-tu, j'ai souhaité bien souvent me trouver seul avec des épaves. A chaque départ, je me dis : « C'est maintenant qu'il faudrait recommencer ! » avec cette impression que les réserves ne sont pas épuisées. Mais les circonstances de la vie nous mènent. La meilleure bonne volonté ne peut arrêter un cours inexorable. Heureusement, Dieu parfois ménage des rencontres au terme d'une longue et dramatique aventure. Tu n'es pas aussi seul que tu l'imagines. Tu crois que tu es venu à ce rendez-vous nocturne de ton propre chef. Quelle erreur ! Ce n'est

pas pour prendre ma vie que le destin te met à mes côtés, alors que je sens ta menace. Seule la mort nous achève. Avant qu'elle ne frappe, tout peut recommencer, rien n'est perdu. Si bas qu'on tombe, il y a des retours possibles à la lumière. Mais l'enfer que tu voudrais ouvrir coupe toute retraite... Donne-moi ta main gauche, Pierre. Ne crains rien, je reste en ton entière possession. J'aimerais te quitter avec cette preuve d'oubli, ce regret de t'avoir fait souffrir par négligence. Je voudrais que tu perçoives dans cette étreinte fraternelle la dernière pulsation de mon sang et que tu partes avec ce souvenir, là-bas... très loin...

Une main se tendit et le prêtre remarqua avec stupeur qu'il serrait la droite et que les doigts glacés répondaient à sa tendresse. La tête de Pierre avait glissé sur son épaule, cherchant un appui, un refuge.

— Je suis si faible, si malheureux. Pardonnez-moi. Prenez cette arme.

L'adolescent pleurait doucement. Il n'était qu'une créature désarmée en quête de secours. Il lui suffisait en cette débâcle de se sentir à l'abri, protégé contre tout le mal passé, dans un silence qui était une bénédiction.

— Père, voulez-vous me confesser ?

— Oui.

On n'entendit qu'un murmure monotone, la plainte d'une âme blessée que Dieu visite, à la fin d'un voyage.

L'air était si doux qu'un rossignol se mit à préluder en frémissants appels. Lorsqu'il eut assuré sa voix, son chant s'éleva à des hauteurs vertigineuses et se soutint avec la passion sereine d'un violon.

— Pierre, n'est-ce pas l'adagio du concerto de Beethoven que tu aimais tant et que tu venais écouter dans ma chambre ? C'est pour toi que cet oiseau chante, et c'est la réponse du ciel.

— N'avez-vous pas honte de moi ?

— Viens !

Ils se levèrent et, d'un pas allègre, s'enfoncèrent dans la nuit.

Edgar VOIROL